

**Martine Fourré**

## **Échec d'une transmission**

« La psychanalyse devient improbable... », nous dit Jean-Pierre Drapier, « je crois même que ce n'est pas la société qui la fait telle, elle l'est de structure ».

« [...] rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel (pour laisser de côté l'acte), l'inconscient, la jouissance.

Ce ne veut pas dire que leur présence ne nous commandait pas, invisible, mais aussi bien, dans telle gesticulation derrière le micro, palpable.

Néanmoins, jamais théoriquement articulée.

[...] Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir, l'être-pour-le-sexe ? [...]

Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne<sup>1</sup> ».

### **Oslimythe**

Son père me demande de la recevoir, en stage. Elle a un master I, a échoué au master II, n'a pas de métier, tourne en rond, fait des remplacements d'éducatrice auprès d'enfants handicapés... « Quel avenir ? Un stage chez vous lui permettrait une insertion professionnelle... » J'accepte. Il me dit bien qu'elle a des violences, est dans l'échec. Pourquoi je n'interroge pas plus cette « demande de soin » non avouée ? Je le protège de ce « dire », que cette douleur prenne réalité dans notre rencontre... C'est un collègue, il doit savoir. Qui sait ? Lui ? Moi ? Elle ? Quel est l'objet de ce savoir ?

1. J. Lacan, « Discours de clôture. Allocution sur les psychoses de l'enfant, 22 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 364-365.

Je passe sur les aléas de toute rencontre, pour venir au moment où, au lieu de voir s'effondrer ses certitudes signifiantes sur l'Autre et le monde que je serais, Oslimythe s'engluie dans la morale et l'idéologie d'où, fermement agrippée à ses revendications, elle s'évacue de la relation prise dans sa lecture autocentrée des choses. J'ai le souvenir, après son séjour d'observation, d'avoir accepté Oslimythe comme jeune professionnelle... Elle m'avait convaincue, et l'orgueil dont se portait mon désir m'avait rendue aveugle à toutes les petites choses surfaites pour me convenir, dans une séduction que d'ordinaire j'envoie paître, avec le peu de délicatesse qu'on me connaît. Elle revint donc, et je la reçus comme si son vouloir devenir une professionnelle était clair, sans anicroche, sans fantasme, sans réel pulsionnel, tenue des seules conventions des discours... dans une compréhension sans faille. Pourquoi oubliai-je l'essentiel, à savoir qu'il n'y a de transmission que dans l'acte qui nécessairement interroge les hiatus entre demande, réel et fantasme ? Je passais ainsi sous silence le cadre analytique de la résidence, comme si cela allait de soi... De fait, il se mit en place, dans mon dos, avec l'adhésion surmoïque et velléitaire d'Oslimythe aux manies et aux paroles données dans le lieu...

Peu à peu elle tissa son miroir aux alouettes, sans que j'y voie que du feu. Pleine de bonnes résolutions, d'arguments concrets, elle veut terminer son master II, quitte à ne pas avoir de diplôme professionnel. La chose est délicate. À Dakar, dans sa matière, il n'y a pas d'enseignement universitaire. J'ai alors « ma vérité », celle de m'en mêler, lui donnant conseils sur les facultés françaises possibles, formulant les questions pour soulever l'intérêt d'un professeur, etc. Mon enthousiasme pour la recherche me prit avec d'autant plus d'acuité que je l'avais laissée choisir – allez savoir pourquoi – « les lieux d'accueil » comme objet de sa question... Presque j'aurais travaillé autant qu'elle, rassemblant souvenirs, documents et livres que je lui rapportais... me laissant glisser subrepticement à ne pas voir que son symptôme l'envahissait de nouveau, qu'avec ses soupirs elle me faisait parler, juste pour parler, pour n'en rien savoir, que ses silences, auxquels j'étais devenue sourde, s'emplissaient de toutes ses rancœurs, de toutes ses haines, de tout un amour virant horreur à mon insu... Elle ne pouvait pas recevoir ce qui lui était donné, le prenait à l'envers de mes intentions, ruminait tout ce dont, de moi, elle n'arrivait pas à se défendre... Moi, j'y étais aveugle...

Les autres de la résidence durent m'alerter : Oslimythe était devenue insupportable au quotidien, s'imaginant ma chouchoute, elle faisait subir ses évanescences, ses sautes d'humeurs, ses airs hautains à tous et à chacun, écrasant d'une superbe, ce que par ailleurs elle n'arrivait pas à faire... En fait, elle passait ses journées à lire en vain, à griffonner des pages pleines de sens et vides d'articulation... vivant du rêve de ce qu'elle allait devenir et était déjà, tout en s'angoissant de n'arriver à rien. Toute-puissante, elle n'arrivait même pas à me reprocher de l'avoir encombrée par mes propres pensées... En attendant, elle se faisait l'insupportable objet de l'attention de tous, maladroite destructrice d'objets matériels, maladroite relationnelle prise de colères agressives. L'atmosphère dans la maison devenait insupportable.

Je n'avais pas fait semblant de mon propre fantasme pour qu'elle puisse y découvrir le sien. Elle était venue s'y planter, et j'y avais trop bien correspondu. Ça n'avait pas boité, ça avait collé. Je n'avais pas échoué, mais trop bien réussi. J'étais devenue cette mère enseignante et ce père « psy » tout à la fois, jouant sur la scène du monde un scénario dont elle n'arrivait pas à se déjouer, d'où elle n'arrivait pas à trouver sa propre voie, son propre cri... L'échec fut dans cette extraordinaire réussite des signifiants. Mais pourquoi s'y est-il enkysté ? Pourquoi n'a-t-elle pu trouver en nous l'origine fêlée de notre démarche dans les ouvertures que nous faisons, et qu'elle refermait l'une après l'autre ? Je me souviens de notre dernière rencontre, réunis dans mon bureau nous lui disions notre impossible à supporter cette agressivité, et l'impossible pour les enfants qu'un adulte de la maison induise dans la résidence une atmosphère de récrimination sans limite contre l'Autre... Pourquoi nous érigeait-elle dans une si violente toute-puissance, dont elle n'acceptait pas de nous départir ?

En nous accusant, elle revendiquait que nous soyons sachant, infaillibles à tout lui donner : connaissances, réussites, pardons, bonheur... absolument parfaits selon les codes gauche-caviar doublés d'humanitaire-bobo au moyen desquels certains affichent d'arriver là où l'institutionnalisation phallico-administrative du médico-social échouerait... J'espère que vous mesurez là que ce ne sont pas les signifiants maîtres qui garantissent la chose, mais bien la position subjective du praticien. L'idéologie de gauche ne fait pas mieux que

l'idéologie du père fouettard, elle marche aux pas des signifiants maîtres dont elle fait *La vérité* obturatrice de celle singulière du sujet. À cet égard, la maladresse de mon acte fit bouchon. Oslimythe s'y enferma, nous y enferma tous... Lors d'une énième ouverture, elle reprit ses impolitesse, sa violence. Je ne la supportais plus. Le groupe était à cran... Elle dit qu'elle partait, je payais son billet d'avion pour le surlendemain. Abrupte certes, elle aurait voulu attendre deux mois, date de son billet de retour, je ne me sentais aucun désir de supporter cette violence deux mois encore...

Je ne sais si depuis Oslimythe a pu entendre qu'elle avait elle-même fait sortir de son chapeau, tel un diable surgit de sa boîte, l'Autre totalitaire qu'elle dénonçait et contre lequel je m'étais défendue. « Se défendre » supposait d'avoir pensé que je l'aurais été ? Comment avais-je pu oublier ce que j'ai depuis si longtemps travaillé, que cette défense est une modalité de présence qui n'accueille rien ni personne, mais veut seulement se préserver, garantir ses propres vanités, croyances de l'être et du monde... comme s'il y avait quelque chose à défendre, alors que rien n'existe d'autre que du vent et des rires, des rencontres quiproquos et des mots pour ne jamais cesser d'essayer que la vie puisse s'écrire en s'inventant. Je ne sais si elle put l'entendre, mais moi je compris, du moins je pense, qu'ayant trop bien réussi à rejouer le fantasme familial, j'avais échoué à l'entendre, à entendre cette mélodie déployée en sourdine, cette vérité sur laquelle nos parents tissent à leur insu les discours qui font les liens plus ou moins déliés d'un « clan » et ancrent chacun de ses membres dans les histoires de la cité. J'avais échoué pour cette enfant à remettre en jeux et en nuances les signifiants maîtres de sa famille, à redonner de l'inconsistance aux choix, les siens comme ceux de ses parents... y compris à celui que la psychanalyse venait malencontreusement servir à obturer d'inconsistance la vie elle-même...

Trop proche de ma propre articulation fantasmagorique à la réalité, j'avais manqué à entendre l'absolu où la psychanalyse militante faisait bouchon pour elle, parce que je l'avais occulté dans la demande même de son père et de ma rencontre avec eux : je n'avais demandé aucun paiement de mon acte, laissant le demandeur supposer que je n'aurais pour sa fille pas à l'exercer. Au fond, Oslimythe, en érigeant mon travail en toute-puissance, ne dénonçait-elle pas le militantisme de son père en me le faisant endosser, pour ne rien avoir à lui en dire ?

Ainsi maintenant-elle entre eux l'usage de « pare-angoisse » que peut constituer l'idéologie... Comme je l'ai dit plus haut, mon oublieux orgueil me rappelait à un de mes axiomes préférés : nulle idéologie de la psychanalyse, pas plus dans la cure que dans l'accueil en société. Freud puis Lacan nous ont enseigné, ce que mon acte retrouve seulement : l'absence radicale de tout métalangage, et de tout Autre de quelque garantie que ce soit. Rien ne peut nous rassurer ni dans ni pour la vie. Accepter l'angoisse de la présence vide de l'objet du désir, angoisse qui marque le pas de la castration de la jouissance de l'Autre, voilà une position de l'analyste que j'avais pour elle oubliée, ce faisant je ne lui avais pas permis juste de se rencontrer.

### **Babouaurhum**

Je prends note d'emblée de la demande parentale comme incluant un accompagnement « psy » de leur fille. Je pose un paiement<sup>2</sup> qui, même modeste, offre sa page blanche à l'histoire qui va s'y écrire. Tout tableau a le cadre qui lui appartient, le livre ses feuillets.

Je vous passe tous les aléas de l'installation du transfert, jusqu'à ce point où prise dans la mise en fonction de son fantasme, sentant l'énervement progressivement m'envahir, je me mets en demeure d'inventer mille autres scénarios que le sien. La vie est devenue étouffante. Je finis par appeler ses parents. Sa mère me répond ; au fil de ses soupirs, je comprends qu'elle s'effondre, débordée par deux gamins excités. Le petit frère, me dit-elle, s'est encore fait voler son ordinateur... Quand j'évoque Babouaurhum, je l'entends submergée par l'angoisse que sa fille déverse sur eux depuis plusieurs jours, étalant tous les malheurs qu'elle subit à Dakar. En bons parents, ils croient leur fille, la comprennent quand les autres ne le font pas. Ainsi est leur vie familiale : contre tous, défendre ses enfants. Dans ces circonstances, mes ressentiments contre Babouaurhum tombent sur

2. La question de l'argent n'est pas vaine, quoique jamais vraiment posée, comme si ces rencontres devaient rester en marge du lien social commun. Bénévolat ou assistance d'État, elles demeurent en France hors les circuits sociaux contemporains, industriels et financiers. Ce défaut les rend peu légitimes pour ceux qu'elles reçoivent, réduites à de fausses identifications en miroir. L'idéologie du bien matériel, don des ONG, renvoie les questions d'argent à un hors symbolique insensé. Or, la légitimité sociale de notre acte est nécessaire à celui qui le reçoit, pour qu'il puisse s'inscrire dans la relation et le lien social.

cette mère affolée, que maladroitement je vexe d'un « et puis elle est insupportable ». Dans un souffle retenu, elle s'écrie : « Mais je l'ai bien élevée », puis écourte la communication, comme humiliée... ou... sur l'instant je l'ignore, comme si elle me sentait à mon tour opprimée, prise entre leurs deux angoisses... vide...

Je me raccroche toujours dans ces moments d'« horreur », prise pour « ce que je ne suis pas », à ma lecture de la cure de Winnicott avec la petite Piggie. Dans le transfert, il se glisse au cœur du triangle familial, sans rien dire ; de même Freud avec le petit Hans ouvrant la parole du père au fils... L'espièglerie des deux, jouant des mots, restitue une réalité supportable parce que alors lisible au-delà des affects traducteurs de jouissance... une espèce de savoir qui ne sait rien, qui n'est porté d'aucun signifiant, mais fait de l'air quand la famille veut bien admettre ce vide du sens, au-delà du cercle fermé du clan, qui avant portait horreur ou peur tout simplement <sup>3</sup>.

Babou aurhum me cassait les pieds... mais était-ce tout ? Me revenait ma propre difficulté, toute féminine, à accepter une réussite, toute imaginaire... Mais le passage en ces termes est incontournable dans une civilisation aux idéaux de réussite, où l'angoisse se révèle n'être jamais aussi grande qu'au regard immédiat de l'objet conquis, étouffante, oppressante. Ce sentiment semblait envahir Babou en cette fin d'année, à l'annonce de ses bons résultats universitaires... Frayeur de perdre, masquée par la vraie crainte d'avoir gagné l'objet imaginairement phallique du désir... À me casser les pieds, à moi et à ses parents, ne nous demandait-elle pas de garantir à sa place ce que sa vie allait devenir ? Cet effondrement très hystérisé ne venait-il pas lui éviter la rencontre de la castration, qui justement s'ouvrirait à elle avec le dépassement du sens singulier de l'objet de sa réussite ? Je décidais de lui offrir une punition, avec l'idée de remettre en place un autre regard sur moi, mes mots, mes absurdités, l'imaginaire de ma grandeur... Bref, tout ce dont elle voulait faire réalité dans ses conversations duelles avec ses parents... renouvelant à l'envers le scénario familial dont elle m'avait fait part quelques mois plus tôt : « Il existe

3. Je me rappelle aussi à ces moments la douce présence de Rosine et Robert Lefort, capables de nous perdre dans Barcelone où nous roulions en quête du restaurant festif, quand j'étais moi-même perdue dans ma vie... peut-être même sans qu'ils s'en soient aperçus... et de conclure, on a fait une bonne balade, espérons une soirée aussi bonne...

un vilain castrateur quelque part sur terre, dont en famille nous sommes protégés, créant le nouveau pays des Bisounours dans lequel nous vivons unis par tout l'amour que nous savons donner et recevoir entre nous, seuls réparateurs. »

Sans rien dire, je l'emmenai un soir dans un restaurant chic, tenu par de proches amis. Par cet acte silencieux, incongru dans l'énervement qu'elle imaginait figé, j'instituais un autre regard, d'autres mots, d'autres mi-dits, un autre « moi » dans un monde qu'elle ne voyait pas, qu'elle n'imaginait même pas... J'existais aussi ailleurs... Je commençai en lui demandant ce qu'elle voulait comme apéritif. Puis en lui disant que je l'avais invitée pour la punir d'être si pénible avec moi, Ibou et tout le monde, puis si méchante avec ses parents, qu'elle emprisonnait dans son angoisse. Je précisai que le plus insupportable m'avait été dans l'après-midi, de me trouver en dispute avec sa mère, malgré moi, à son propos... Ça, non, je ne pouvais pas le lui permettre. J'aimais bien ses parents, des êtres « suffisamment bons » au sens de Winnicott, et je n'avais pas besoin d'elle pour arriver à me disputer avec eux, j'étais assez grande pour le faire moi-même, si je voulais ! Après un éclat de rire qu'elle ne put réfréner, elle soupire, soulagée : « C'est une drôle de punition, un repas au resto. » Je lui réponds pour moi cette évidence : « Oui, une punition pas drôle, c'est pas une punition. »

Je lui demande alors si au fond, quand elle a reçu ses notes, elle n'a pas pris peur de réussir... peur du chemin à faire pour arriver à son but, qu'elle renvoya alors au seul désir des adultes et non pas aux siens. Alors, se disputer avec madame Fourré, partir à cause de sa méchanceté, c'est le plus sûr moyen de ne plus avoir de doute sur ses capacités ou sur son désir à elle. On évite ainsi l'incertitude de l'avenir... et on continue de demander à papa maman la garantie éternelle du pays des Bisounours qui protège des vilains méchants loups. « Ça existe pas », me coupe-t-elle la parole, en éclatant de rire, suivi d'un silence. « J'y avais jamais pensé, au pays des Bisounours »... Alors pourquoi vous en rajoutez sur leurs illusions de vouloir vous voir vivre en cette terre bisounoursienne sur le fond de laquelle ils vivent leur vie... pour eux ou pour vous ? La première boucle était bouclée, je ne pouvais ni savoir ce qu'elle voulait... ni lui garantir quoi que ce soit de ce qu'elle en ferait, par contre j'étais garante d'un certain « bien vivre », tout relatif certes, mais quand même dans ma maison,

et là effectivement il y avait quelque chose d'énervant chez moi que je ne voyais pas.

Je ne sais plus les mots qu'elle employa ensuite, mais les jours qui suivirent furent sereins ; elle put se mettre à son office, redevenir créative, et ne plus prendre nos mots pour ceux qu'elle ne voulait pas entendre... La vie reprit son cours banal, parfois ennuyeux. Les portes d'une cure s'ouvrirent à elle dans une affirmation qui la surprit : « Depuis toujours je veux devenir professeur, mais je ne sais pas pourquoi. » Partir sans hésiter, avec un projet vraiment construit que sa culpabilité l'avait empêchée de me dire, arrêta sa répétition de Babouaurhum au pays des Bisounours. Elle y prenait sa place, *heimlich* et *unheimlich*, ouvrant la vie au rêve et à toutes ses inventions, comme à toutes les rencontres fondées sur une vérité non niée de sa vie.

Contrairement à la cure analytique, où l'épuration d'une situation à deux voix place un symbolique abstrait dans l'unique usage de la langue, l'accueil en société, d'un sujet qui s'y cherche, ouvre à cette dimension par la manière dont les autres, qui nous voient avec lui, vivent, parlent cette relation dont ils sont les témoins, accidentels ou non. Le scénario, qui cherche à se « fantasmatiser », à s'abstraire, s'y déploie sur la scène du monde. Le sujet, poursuivi par l'amour qu'il nous voue, nous prend pour ce qu'il dénonce et ce dont il se plaint. Le chœur des autres atteste le plus souvent par ses silences de « qui » nous sommes, à savoir « pas ça », et lui ouvre un au-delà possible pour ses élaborations fantasmatiques, lui ouvre la dit-mention de sa méprise comme ailleurs pour son fantasme, c'est-à-dire une vraie rencontre ou un vrai cadre de réalité, dans une vraie rencontre avec l'autre que nous sommes, bancal forcément, et véhicule du lieu de l'Autre, vide, où ses paroles s'adressent. Il s'agit bien dans ces moments de pas-sage de faire un pas de côté dans le scénario du sujet, tel qu'il puisse mettre en place le cadre de son fantasme pour que réalité en advienne.

Un des drames de l'entrée de la psychanalyse en société ne fut-il pas cette reprise maladroite des paroles de Françoise Dolto selon laquelle il fallait comprendre les enfants – adhérer à leurs maux et mots... donc aux signifiants ? Or, le passage au symbolique, modification du statut de la jouissance, s'effectue sur fond d'échec de toute

compréhension, sur le fond d'une écoute de la jouissance qui ne peut en aucun cas être compréhension des mots ou acceptation, mais s'y arrête d'en attendre les choix insus du sujet face à sa vie... Seule la rencontre de deux ou trois vérités qui ne se comprennent pas mais acceptent de s'inter-dire ouvre aux respirations vitales. La rencontre avec Babouaurhum lui ouvre sa vérité à elle : « Entrer dans l'Administration, c'est rassurant, là au moins il y a un cadre. » Finalement, après un séjour d'une année d'angoisse et la chute d'un idéal de thérapeute, qu'elle croyait que nous lui voulions et qui n'était que le sien inscrit dans notre rencontre, elle accédait à sa vraie mesure à elle, son chemin tel qu'elle s'y sentait aujourd'hui, quelque chose aussi tissé dans sa lignée familiale... Elle nous en donnera sûrement des nouvelles....

### **Trois petites idées**

Premièrement. Contrairement à ce que le sens commun soutient, la réussite dans une rencontre, au quotidien comme en cure, tient au fait qu'elle soit ratée dans les termes où le sujet nous y requiert. La rencontre naît de ce qui dans les signifiants n'a pas collé, a fait mystère aux uns et aux autres et ainsi laissé sourdre les vérités singulières... Le sujet s'en détache avec ses questions, laissant l'analyste praticien se demander qui il peut bien être pour lui, pour eux, et ce qu'il fait dans son corps pantin assidu à mimer la part humaine du monde...

Deuxièmement. Où est donc la psychanalyse à cet endroit ? Seulement là où nul ne l'attend. La question de l'humanité n'étant adhésive à aucune idéologie, sa transmission se retourne vers le sujet, qui se demande alors qui il est. Réduite aux trognons des vérités singulières qui seules trouvent leur mesure dans le transfert, elle confronte le sujet à sa demande, laquelle, même si elle n'est pas demande d'analyse mais demande matérielle ou affective, se révèle ne pouvoir en rien être satisfaite, donc devoir rencontrer l'élaboration – qu'il le sache ou non – du praticien qui la reçoit, suivant en cela les mêmes exigences éthiques que celles de la psychanalyse pour la cure. L'acte n'est pas psychanalytique en soi – technologiquement –, mais il est partie intégrante de la psychanalyse pour celui qui, dans les effets de sa propre cure, produit une élaboration dans le discours analytique à même de transmettre ce qu'il en fut pour lui de sa psychanalyse dans sa vie, et

dans sa rencontre des autres. En ce sens, aucun autre qu'un psychanalyste – parmi quelques autres aussi – ne peut faire qu'il adienne du psychanalytique en ces lieux où, comme dans la cure, la psychanalyse est production théorique de l'acte qui s'y apparie.

De toutes les manières, dans ses rencontres, comme dans une cure, le sujet n'ira pas plus loin que là où sa demande le porte... que ce soit dans notre bureau ou au quotidien... N'oublions donc jamais à cet endroit que ce n'est pas nous qui faisons qu'il y ait rencontre analytique ou cure analytique, mais le sujet lui-même. À nous seulement de ne pas l'en empêcher, la résistance étant toujours du côté de l'analyste, quand il donne des réponses aux questions qui ne lui ont pas été posées.

Troisièmement. Je veux vous faire entendre que cette lecture freudienne et lacanienne de la rencontre n'est pas sans conséquences sur les modalités de présence de la psychanalyse dans ce dit monde. La clinique oblige à l'admettre, vivants nous sommes d'éternels lecteurs d'un monde où nous nous regardons. Que les effets des technologies aient détruit les anciens modes de transmission d'où l'homme naît des échanges sensibles du langage, n'est-ce pas ce qui impose à la découverte freudienne les conséquences de son acte, quand elle n'en a jusqu'à présent pas pris la mesure. En effet, les psychanalystes se sont voulu à part du réel du monde, se laissant réduire à cet endroit à des signifiants moraux et idéologiques, les développant dans un huit clos tel un délire incompréhensible par le monde. Ainsi, ses discours se sont diffusés abscons ou simplistes, hors transmission, emportant avec eux leurs lots de ravages. À une mère que je rencontrais avec sa fille, j'essayais de faire mesurer qu'elle avait tout appris de la psychanalyse sauf le mode d'emploi... Des psychanalystes qui se rengorgeaient dans leurs querelles, même légitimes, je dus désapprendre les « blablabla » pour réinventer des mots simples avec lesquels je pourrais parler dans la cité, sans lâcher l'éthique que les torts de mes anciens avaient su me transmettre.

Trois questions donc : la première interroge l'élaboration des miroirs de la clinique dans le lien social, les deux autres correspondent à la fabrication des phrases véhiculées du fait des intentions dans nos écoles et de ses extensions dans le monde. Représentant des représentations – dans un lien social qui s'invente en s'exerçant,

n'est-ce pas ce dont Maud Mannoni, Rosine et Robert Lefort savaient déjà faire semblant en organisant les journées « Enfance aliénée » : la castration – cette transformation apaisante de jouissance – ne vient d'aucun forçage d'aucun Autre, mais naît au sujet de sa parole prise et partagée avec les quelques autres aussi de l'espace des vies que nous inventons et créons ainsi... À cet égard, la psychanalyse ne doit-elle pas trouver ses mots en société, sans y perdre son éthique, c'est-à-dire nulle gloire, mais les exigences de sa seule fonction.

Alors peut-être pouvons-nous nous satisfaire d'avoir continué la phrase commencée par Jacques Lacan, citée plus haut, et la question relevée par Rosine et Robert Lefort dans leur préface à notre premier travail où, à la fin, ils me laissaient sur une question : « Certes, ce n'est pas le social qui peut, ni donner l'objet, ni en interdire l'accès. Alors, il s'agit – et c'est toute l'éthique de la psychanalyse – de faire qu'un acte laisse le sujet dans sa division. Mais est-ce possible dans le transfert au quotidien ? La question reste ouverte pour d'autres élaborations, à partir et seulement du lieu où elle se pose, où l'a posée l'auteur <sup>4</sup>. »

4. R. et R. Lefort, « Préface », dans M. Fourré, *Les lieux d'accueil, espace social et éthique psychanalytique*, Paris, Z'Éditions, 1992, p. 8.